27me ANNÉE — Numéro 10 Jeudi 9 JANVIER 1936

LE VAILLANT

BON PATRIOTE GAI WALLON FIER CATHOLIQUE

JOURNAL OFFICIEL DES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES DE LIÉGE

Hebdomadaire affilié à l'Union de la Presse Périodique Belge — Union professionnelle reconnue

Rédaction : J. J. DERRIKS, 13, Rue Sœurs de Hasque. — Tél. 174.67

Administration : Léon A. de BECO, 25, Rue Beeckman. — C. C. P. 19.12.72

Que les beaux jours sont courts !
(Clémentine - refrain)

Nous et le Parti Catholique

Voici les résultats de notre enquête : 115 réponses.

1re question : Le parti catholique est-il ton parti?
oui : 61 non : 54.

2e question : T'intéresses-tu au parti catholique?
oui : 103 non : 11 Abst : 1

3e question : As-tu confiance en les chefs du Parti catholique?
oui : 6 non : 104 Abst : 5

4e question : Faut-il changer les méthodes du Parti Catholique?
oui : 109 non : 2 Abst : 4

* * *

Dans notre numéro du 5 décembre, nous avons commenté les réponses à la première question et nous avons fait ressortir la tragique situation du parti catholique devant la défection des universitaires.

Heureusement la seconde question que nous avons posée doit nous rendre un peu de confiance. Les étudiants s'intéressent encore au parti. Si les dirigeants veulent se donner la peine de faire l'effort nécessaire, il peuvent ramener rapidement tout le monde dans les rangs.

Mais quel effort faut-il faire? Est-il besoin d'écrire en long et en large ce que l'opinion catholique pensée réclame à cor et à cri?

Et les Universitaires catholiques n'ont pas hésité, eux, à déclarer nettement qu'ils n'ont plus confiance dans leurs chefs. Peu nous importe de savoir qui est responsable de cette méfiance. Le fait est là. Il faut en tenir compte, ou le parti est perdu.

Le catholique sensé réclame un parti propre. Il veut des chefs propres.

Tous les hommes qui sont à la tête du parti sont-ils à leur place? Si oui, qu'attend-on pour le crier sur tous les toits?

Sinon, qu'attend-on pour balancer les indésirables? S'imagine-t-on que l'on rendra confiance en couvrant des chefs tarés ou en ne les bazardant qu'à la force du canon et de Léon Degrelle?

Lorsque les chefs auront les mains libres, il sera peut-être possible de changer les méthodes

En attendant, à quoi bon?

Tout semble donc graviter autour de la question de l'épuration du parti et du choix des chefs.

C'est la question que nous avons à étudier maintenant.

JIDE.

La Nativité

Or, donc, le cercle de Philosophie et Lettres pour aller danser à Paris quelques cramignons et autres farandoles au boulevard des Italiens ou sur la place de la Concorde, a donné le petit doigt, pour ne pas dire toute la main, à « L'ESSAI », qui se dit « revue universitaire liégeoise » (qui l'eût cru? Cfr. page 2 de « Amon Nos-Autes »). Pour être complet, il faut ajouter qu'à la base de l'histoire il y a une belle Nativité qui, comme le château de la chanson, est presque du Moyen-Age. Représentée pendant une semaine au Trianon, elle a connu un succès bien mérité. Une voix un tantinet moins... hennuyère à Hérode et plus gonflée à son échanson, comme — me souffle un gamin de Pierreuse — un peu de vrai vin dans les cruches, n'eussent rien gâté. Spectacle consolant de voir, que, parmi les cercles facultaires, un au moins sait consacrer du temps et des efforts à réaliser une « pièce-montée ».

Voilà quelles étaient mes réflexions au moment où le rideau tombait, où Gaby Lecloux commençait à butiner dans la salle, pendant qu' « incognito » Jean Puraye vendait « L'Essai » dans l'escalier. A vrai dire, ceux qui l'achetaient n'étaient pas volés, car la première page, consacrée à la distribution des rôles, était à elle seule tout un programme.

C.C.C.

Pendant... après ..

12 décembre 1935, 19 heures, théâtre du Home.

Henri Coune regarde anxieusement sa montre et se plaint du retard : « Je leur ai dit 6 h. 1/2, tu te rends compte, il n'y a encore personne ! ». Enfin, les acteurs, un à un, arrivent, apportant avec eux les excuses les plus invraisemblables, ce qui n'empêche pas l'engueulade.

19 h. 45. Quelques cris dans la salle. Les étudiants et étudiantes de tous crins commencent leur invasion. Peeters et sa brigade mobile veillent aux fenêtres et Louis Delatte est bien empêché de resquiller, selon son habitude. Maïs, cris, sifflets. Une délégation entre, nantie d'un sacde 25 Kgs de pomme de terre qu'elle dispose cérémonieusement sur un fauteuil : cette place restera à son premier occupant.

Mais Paul Schetter s'est assis au piano et l'orchestre attaque un fox-trot dans l'indifférence et le chahut généraux.

20 h. 30. Lumière, rideau. La cave, hurlements, pommes de terre. Le postérieur de Jean Deronchène est une cible tout indiquée, et son propriétaire peut en juger. La bougie qui éclaire la scène du prologue frémit au passage des projectiles, mais elle ne sera ni atteinte ni éteinte. Chahut. Merken chante pour le souffleur ; Iserentant (père) perd sa barbe ; l'entrée de la commère est saluée... comme il convient, et le prologue se termine sans qu'un seul spectateur en ait compris un mot.

Pour le premier acte, le public, fatigué déjà, se calme un peu, jusqu'au moment où Wille et Madame Borguet chantent faux (oh ! seulement un petit peu). Par contre, un silence marécageux salue l'entrée du Recteur, faisant pendant à l'indescriptible tumulte qui accueillit Strauven. A part ça, le flic d'Albert Joris eut son petit succès : certains ne croyaient-ils pas à la réalité de son ivresse ?

Mais où l'histoire devint toute belle, ce fut au moment tant attendu où Morand-Merken apparut tout entouré de cuir. L'an prochain, il serait peut-être utile de l'habiller en scaphandrier. En tout cas, le sorcier dansa parmi les poireaux, les tomates, évitant prudemment les maquereaux qu'un plaisantin avait subreptés à une brave dame de la rue Varin. Puis, toujours sans entendre, la salle s'amusa de retrouver Strauven en limier trop conscient, peut-être, de son rôle (c'est du moins l'avis du cactus qui en vit de drôles).

Après un troisième acte sur les rives du Styx, qui qui roulait ses eaux noirâtres sous les regards intéressés d'ombres buvantes, pêchantes, et d'esprits mangeurs de tartines, la salle se vida après avoir applaudi les nègres danseurs et musiciens, anisi qu'un fort beau Witmeur et un Charon très à la page. Remarqué en passant la magnifique prestance de la Walkyrie.

Bilan de cette soirée-là : bosses à Iserentant et Merken, lèvres saignantes d'Albert Joris, hauts faits de quelques individus trop adroits dans le maniement des pommes de terre. Heureusement, l'autruche du désert était en bois : elle n'aurait jamais tenu les coups. Est-ce vraiment si amusant d'essayer même, inconsciemment, de saboter une Revue, d'abîmer des décors et de blesser des copains qui cherchent à vous distraire ?

13 décembre. Vendredi. Même retard, mêmes engueulades. Public différent.

Les chanteurs se font entendre, et leurs efforts pour rester dans le ton sont évidents et louables, même, parfois, couronnés de succès. Au troisième rang des fauteuils, un petit jeune homme se démène, crie, rit, lance force boules d'ouate et des monceaux de serpentins, taquine les étudiantes et hurle « à bas les sanctions », quand arrive le commissaire en chef. Il est très excité, Monsieur Desonay, chargé de cours à l'Université de Liége, le plus beau de tous les « Scriptores catholici ». Pour plus amples détails, voyez la rubrique « Cancans ». Et des bourgeois écoutent, essayent de comprendre, rient, applaudissent. Sur la scène, ça va bien. Et le grimeur met tant de zèle et de virtuosité à transformer Merken en Witmeur, que l'entr'acte doit durer 30 minutes.

Mais ce n'est pas pour déplaire à Gaby Lecloux qui, dans tous les coins de la salle à la fois, dispense ses sourires et vend d'énormes quantités de serpentins et d'ouate, aidée en cela par d'autres « calottines » parmi lesquelles les plus hautes personnalités du monde universitaire féminin, les présidentes de l'A. U. C. A. M. F, et de la J, U, C, F, Qu'elles en soient profondément remerciées.

Puis on dansa. Le V. O. B. qui était là, comme par hasard, remplaça avantageusement un pick-up qui se révélait impuissant à dominer les bruits de la foule. Sans ses costumes, sans ses pupitres, malgré le peu de place qu'on lui avait réservé, l'orchestre de Paul Thonon parvint à sortir quelques morceaux de son répertoire, avec assez de justesse et de rythme pour que les danseurs ne soient pas trop tentés de fuir.

Pendant ce temps, Bégasse et Bosseler, accompagnés de deux autres humoristes, faisaient un bridge dans un coin.

Le lendemain, les fêtes ne faisaient que commencer. Dans la salle, quelques professeurs, perdus parmi les plus jolies enfants de Liége et environs, se virent interpellés et rappelés au silence et au calme par un Hérodote-Vanderlinden qui fut, ce soir-là, plus merveilleux que jamais.

Et tandis que les spectateurs dansaient sous la direction de Maurice Polain, dans le foyer se déroulait la guindaille la plus originale que l'on ait vue depuis bien longtemps.

Jean Deronchène, dont les lèvres et les doigts avaient mélodieusement conquis quelques coeurs de plus, en sabots, exécutait une danse fantastique, folle, sauvage, se meurtrissant les poings aux planches du plafond.

Jean Remiche, qui de son propre avis n'était pas saoûl mais seulement un peu pompette, en chapeau de paille et parapluie, faisait le tour de la scène, noire et vide, puis, assis sur les marches de la Vierge de Del Cour, entonnait « O désespoir, ô jeunesse ennemie ». Alors il redescendit au foyer pour y discourir de la « Protection du Jeune homme», aux grandes joies de Georges Michaux, rédac-chef de « L'Universitaire catholique bruxellois », qui « n'avait jamais vu ça ».

Fernand Brée exhibait la « véritable autruche Hongrie » et faisait un discours sur la restauration des Habsbourgs.

Un autre Bruxellois, en habit, se faisait véhiculer à la manière du flic, dans la voiturette de la balayeuse, tandis qu'Albert Joris, furieux contre lui-même et le service, rentrait sagement aux Anglais.

Pendant ce temps, Pierre Dembour, dans la salle où l'on dansait, faisait des dédicaces à qui en demandait et même aux autres.

Et dans la nuit, un agent que les autorités avaient placé là pour surveiller le consulat d'Italie, arrêta Léopold Geubel et Henri Coune qui rentraient paisiblement chez eux, accompagnés du secrétaire de la J. U. C. et d'un poteau de signalisation « Bac à 300 m. »

Les fêtes commençaient ! NICK HOLL.

Je propose une enquête

Le sujet : l'individualisme religieux des étudiants. A mon avis, dans l'âme des étudiants catholiques, il y a très souvent un demi-protestant qui sommeille. Je puis me tromper : mais je souhaite qu'une enquête soit faite pour trancher la question.

Je me borne donc, dans ce billet, à poser une question à laquelle je demande qu'on veuille bien répondre. Ceux qui accueilleront favorablement ma proposition sont naturellement priés de préciser si leur réponse constitue, dans leur intention, un article que l'on peut publier ou simplement une documentation que le rédacteur de l'enquête pourra utiliser sous sa propre responsabilité.

Je nourris ce projet depuis longtemps. Je puis dire comment je l'ai conçu : c'est en fréquentant simultanément des milieux étudiants et jeunes ouvriers et en constatant combien sont différentes les mentalités moyennes qui y règnent.

Un jeune travailleur qui cultive, par exemple dans la J. O. C., sa mentalité religieuse, arrive comme naturellement à une conception très sociale de la religion. Pour lui, l'Eglise est une réalité, un organisme collectif vivant et agissant auquel il a clairement conscience d'appartenir : elle n'est pas seulement une autorité doctrinale ; elle est même surtout une organisation à la vie collective de laquelle il prend largement part ; il sait qu'il en a beaucoup reçu et il l'enrichit de son travail personnel. De là vient le goût des jeunes travailleurs pour les cérémonies liturgiques et par conséquent collectives, du moment qu'elles sont préparées de telle sorte qu'ils en comprennent le sens : veillées pascales ou de Noël, cérémonies de baptême et de confirmation, messes dialoguées, etc.. De là vient aussi l'aptitude des jeunes travailleurs à persévérer dans des campagnes de piété collectivement organisées pour obtenir le succès d'une entreprise apostolique de longue haleine. De même dans leur effort d'action catholique, les jeunes travailleurs agissent spontanément dans l'unité et avec discipline.

Je ne dis pas, et je me défends absolument de penser, que la vie chrétienne des étudiants soit de moindre valeur. Mais je pense qu'elle est autre : notamment elle est beaucoup moins sociale. Il me semble que l'étudiant ne connaît guère de l'Eglise que l'aspect doctrinal de son activité. Encore est-il porté à minimiser le rôle doctrinal de l'Eglise : le réflexe d'un étudiant, devant un décret de l'Eglise, me paraît être de rechercher aussitôt s'il est garanti par le charisme de l'infaillibilité... Le mal ne sera d'ailleurs jamais dans cette recherche elle-même, qui est en soi légitime, mais il sera souvent dans l'intention qui l'anime : celle de préférer son jugement personnel à celui de l'autorité. En présence d'une intervention de la hiérarchie, qui heurte ses préférences personnelles, l'étudiant à tôt fait d'en appeler « du pape mal informé au pape bien informé » ; il se contentera d'ailleurs, pour prouver que la décision qu'il incrimine est mal inspirée, de constater qu'elle lui déplaît : ce qui est assez arbitraire ; et il croira se défendre à suffisance du reproche d'indiscipline en proclamant qu'il n'est lié que par les décisions infaillibles de l'Eglise : ce qui est une très plate erreur théologique.

Et puis, hors son rôle doctrinal, qu'est-ce que l'étudiant connaît encore de l'Eglise ? A-t-il conscience de la mission qu'elle remplit envers lui pour

(Suite page 2, 1re colonne).

Le BAL des Etudiants Catholiques

aura lieu le Samedi 11 Janvier, à la Salle des Fêtes du Jardin d'Acclimatation

Cette parole m'a toujours paru suspecte...

(Julien Benda)

Tous ceux qui ont écouté M. Benda en la salle académique peuvent en penser tout le bien et aussi tous le mal qu'ils voudront. Mon intention n'est point de noter ici l'opinion de Monsieur Tout-le-monde, mais bien de marquer, puisque l'occasion s'en présente, combien sont limités les horizons de ceux dont l'intelligence n'est pas éclairée par la foi.

Cessant d'être historien et endossant le froc du philosophe, M. Benda recherchait les causes d'une nouvelle attitude des hommes face au problème de la vérité. Il notait, en second ordre, la volonté de tous d'exercer une puissance sur les autres, et cela par tous les moyens possibles.

Or, le respect de la vérité et de la justice, ne rend pas fort.

M. Benda est demeuré sceptique à la lecture de cette parole de l'Evangile : « Aimez Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ».

C'est le surcroît qui intéresse M. Benda. Or il lui paraît que ceux qui appliquent cette parole n'ont pas grand' chose...

Bon. Dès lors, faillite de l'Evangile, peut-être...

Deux fauteuils de la salle académique étaient occupés par des Révérends Pères Dominicains. Ce sont, en général, on le sait, des hommes charmants qui pratiquent la pauvreté et l'habit blanc.

Leur auguste visage s'illumina d'un auguste sourire — oh ! très discret — lorsque M. Benda ouvrit l'Evangile. Mais cela devint une crispation lorsque l'orateur commit la maladresse d'apprécier le texte sacré.

Le lendemain, les fauteuils des RR. PP. Dominicains restèrent vides...

* * *

Il reste que l'attitude de M. Benda est loin du Christianisme.

Ce « surcroît » dont parle l'Evangile, c'est d'abord l'assurance d'éternelles récompenses, dont la distribution aura lieu lorsque nous nous en serons allés en terre, les pieds en avant.

Mais c'est aussi la possession de richesses matérielles de tout ordre, auxquelles M. Benda demeure tout naturellement attaché.

Eu égard à cela, on se comporte différemment selon que l'on est chrétien ou non.

Aux yeux du chrétien, le « reste » est d'importance secondaire. Qu'il soit ou non par surcroît, qu'importe !

Et c'est ce qui arrive, évidemment. Il est des gens riches auxquels il est préférable de ne pas parler de l'origine de leur fortune.

Les honnêtes gens, eux, doivent peiner, travailler dur, pour n'arriver, parfois, qu'à de bien maigres résultats.

La chance ne les favorise pas. Comme dit un mot, « la chance, c'est pour les braves gens, mais ce sont les *canailles* qui en profitent ! ».

Alors ? changer le fusil d'épaules ? Non, les chrétiens, conscients de la noblesse que leur confère un titre mérité par le sang d'un Dieu, ne trahiront point.

M. Benda eût pu rapporter cette parabole où li est dit, je crois, que « les oiseaux ne moissonnent point, et cependant, votre Père, qui est dans les cieux, les nourrit »..

C'est l'amour de Dieu qui compte. Et sa justice.

Ce texte eût pu paraître plus embarrassant. M. Benda a eu raison de le tenir secret.

ELDU.

Je propose une enquête (suite).

la simple raison que le Christ n'exerce plus qu'au moyen de son Eglise, le pouvoir sanctificateur dont Il détient tout à la fois la plénitude et le monopole? D'autre part, a-t-il conscience du rôle qu'il doit jouer dans la vie collective de l'Eglise ?

Je n'ai jamais eu clairement l'impression que les étudiants catholiques conçoivent la société chrétienne comme un organisme vivant dans lequel ils jouent le rôle qu'une cellule tient dans un corps organisé : en recevoir la vie et d'autre part contribuer, par son activité propre, au bien-être de l'ensemble : telle est pourtant la vérité catholique.

Je n'entends rien affirmer cependant. Je demande sur tout cela l'avis de mes lecteurs. S'ils croient que je n'ai pas tout à fait tort, je voudrais qu'ils m'aident à juger sainement de la valeur des attitudes estudiantines vis à vis de l'Eglise et aussi à rechercher les motifs dont elles procèdent.

M. BOVY

ETUDIANTS
achetez vos livres à la
Librairie Bourguignon
rue des Dominicains, 16
LIEGE

Les Livres.

LES DICTATEURS

Jacques Bainville a écrit de belles histoires vécues. Problème éternellement actuel que celui de la dictature. Mais il fallait une plume d'historien pour dresser cette galerie de portraits : la Grèce et l'échec de ses tyrans intéressés; le succès de Périclès, dictateur artiste ; la grandeur des figures romaines : Marius, Sylla, Pompée et César.

L'historien ne manque pas, chaque fois qu'il le peut, un petit rapprochement avec la période contemporaine. Et M. Blum d'en prendre pour son rhume !

Le moyen-âge marque un hiatus dans l'histoire de la dictature. Les féodaux sont trop nombreux à rivaliser d'influence, pour qu'il soit possible à un seul d'entre eux de dominer les autres.

L'histoire de la dictature reprend, le croirait-on, en Angleterre, pays du parlementarisme. Un campagnard devenu général, dissout le parlement d'un écriteau : « Chambre non meublée à louer » : c'est Cromwell. Avec lui commencent quatorze années de troubles qui ont prouvé la supériorité... de la monarchie. Tandis que Cromwel marche contre le pouvoir, Richelieu le fortifie, jette les bases de l'Etat moderne et prépare Louis XIV.

Le despotisme éclairé est une dictature intéressante, parce qu'elle trouve à la fois dans les traditions et dans les théories nouvelles des raisons de dominer.

Après Robespierre, voici Napoléon : le type du dictateur. Lui aussi a comme idée essentielle « la fusion du passé et du présent », condition d'une soumission parfaite.

Je signale des pages fort intéressantes sur les dictateurs, parfaitement inconnus, de l'Amérique latine : il y a là une figure de l'Amérique future...

Après les dictateurs bolcheviks, voici Hitler et Mussolini. A propos de ce dernier, Bainville rapporte les débuts du fascisme jusqu'à son avènement au pouvoir.

En fermant le livre, on est forcé de prendre parti. Et l'on demeure libre d'opter dans tel ou tel sens, car l'histoire ne manque pas d'impartialité.

Si grands qu'aient été certains de ces meneurs, on peut se demander si la Belgique sera jamais terre de dictature, si enthousiastes et si nobles que soient ceux qui se croient appelés à devenir dieux parmi les hommes.

ELDU.

Chronique du Cinéma

Capitaine d'Industrie.

Ce n'est pas tout à fait la première fois que l'on traite au cinéma l'éternel conflit entre les jeunes et les vieux. John Adolphi s'est attaché à le résoudre, et il le fait non sans quelque bon sens. On ne peut pas dire que l'étude qu'il a faite à ce sujet ait été poussée très à fond, mais il a su, par quelques coups de pinceau, donner à ses personnages le coloris et le relief désirés.

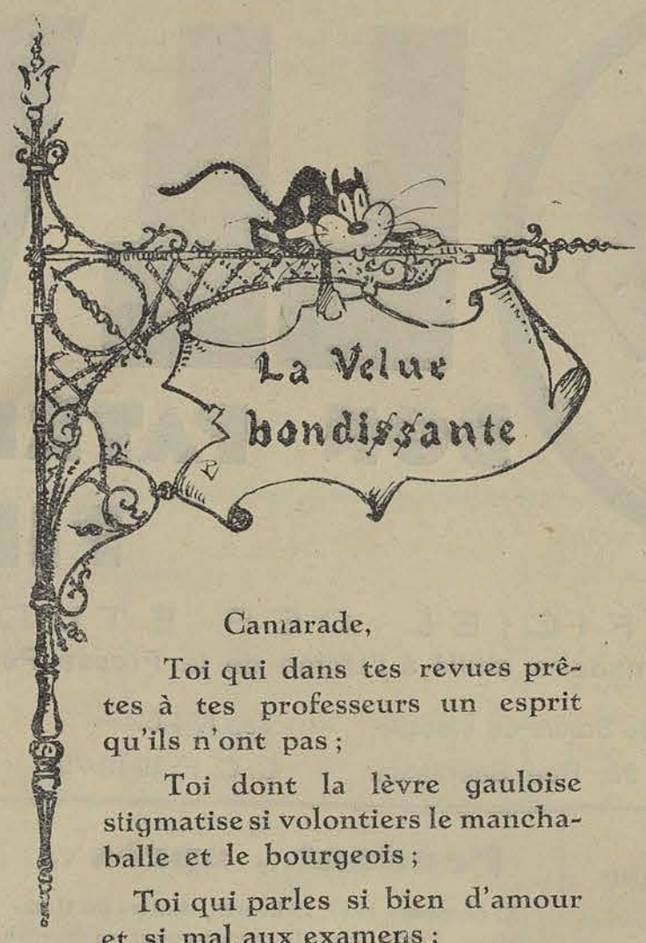
Le cadre est une fabrique de chaussures dirigée simultanément par un vieux dur à cuire et son tout jeune neveu. Ce dernier n'aspire qu'à marcher seul ; l'oncle cède, et voilà brusquement les affaires qui prennent, par suite des circonstances tout à fait spéciales, un essor extraordinaire. Plein de suffisance, notre blanc-bec conseille à l'oncle de se retirer tout à fait. Outré, celui-ci parvient, par un moyen ingénieux, à se hisser à la direction d'une autre fabrique de chaussures et engage avec sa propre usine un duel dont l'issue est évidemment son triomphe.

Mais qu'importe l'histoire, le clou du film — l'acteur qui soutient à lui seul toute l'intrigue — c'est George Arliss. Quel comédien ! Chacun de ses gestes, dont il est d'ailleurs assez avare, est un petit chef-d'oeuvre. C'est une véritable jouissance de le voir dédaigner un cigare ou de l'entendre dire qu'il est furieux de ne plus être en colère. Un point noir : comment le « Suède » présente-t-il une bande aussi usée ? Une telle présentation n'est pas digne du rang qu'il doit tenir.

Comme complément au présent, l'asséchement du Zuiderzée. On n'a pas souvent l'occasion de voir dans ce genre un aussi parfait petit chef-d'œuvre. C'est un véritable poème du travail. Et la musique ! Le rythme saccadé et un peu désordonné qui accompagne les premiers coups de pioche s'assouplit et fait place à une mélodie grave, en même temps que l'on voit intervenir les premières machines. Les travaux avancent, les écluses sont construites, la digue est presque finie. Il ne reste plus que quelques mètres... mais voici que la mer réagit, les flots déchaînés arrachent et entraînent les amas d'argile au fur et à mesure qu'on les précipite. Le rythme s'accélère, le moment devient pathétique. Les grues ne s'arrêtent plus, les masses de terre s'abattent sans interruption. Enfin, l'homme est vainqueur, les leviers de commande sont abaissés. Un des plus formidables travaux du siècle est achevé.

Le film est signé Ivens.

GAGA



Camarade,

Toi qui dans tes revues prêtes à tes professeurs un esprit qu'ils n'ont pas ;

Toi dont la lèvre gauloise stigmatise si volontiers le manchaballe et le bourgeois ;

Toi qui parles si bien d'amour et si mal aux examens ;

Sais-tu que ton esprit, ta verve, ta galanterie, c'est l'expression la plus tonique de l'âme estudiantine ?

Sais-tu que tu peux les immortaliser en des refrains que fredonneront encore les générations à venir ?

Si tu veux être l'interprète de l'âme universitaire, dans ce qu'elle a de plus estudiantin,

Dans la chanson,

Viens à l'Union, le 4 février, au Cabaret de la Velue Bondissante :

Elle y organise, à ton intention,

Un Grand Concours de Chansons Inédites

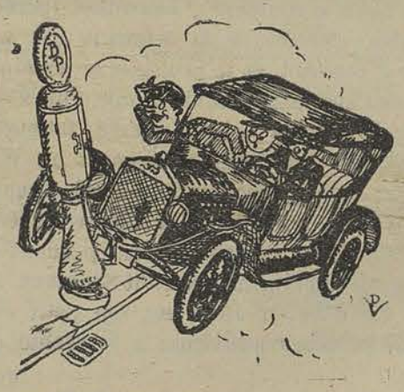
Viens nous esbaudir et nous faire apprécier le charme indéfinissable de tes cordes vocales.

Peut-être y seras-tu proclamé Maître-Chanteur de la Velue Bondissante.

Nobles Seigneurs, vous allez ouïr ung conte come oncques n'ha jamais ouï

Or doncque, en l'an de graace MCCCII, le cours estoit commencé. Le sire prescepteur estoit assis dans un cathèdre d'or pur. Son porte-plume réservoir d'or fin estoit orné de pierreries : saphirs, turquoises, améthystes. Pourtant, il avoit l'asme vilé. Aux alentours de luy, il y avoit bieng 20.000 escholiers. Il ne manquait plus que le noble baron, Jhacques Bégasse, illustre hexarque de Bronkaert (jamais la terre ne porta plus noble chevalier !)

Pour s'esbaudir en l'attendant, quelques bascheliers alertes et légers joutoient. Le sire de Montarbourg, avoit défié son vassal le comte Adhormir de Boux. Les deux sires chevaliers joutoient rudement. Jamais on ne vit plus merveilleuse lutte. Au susdict moment, l'on ouïet le galop d'un destrier... C'estoit le sire Bégasse ; mais son destrier, quelle merveilleuse beste !!!

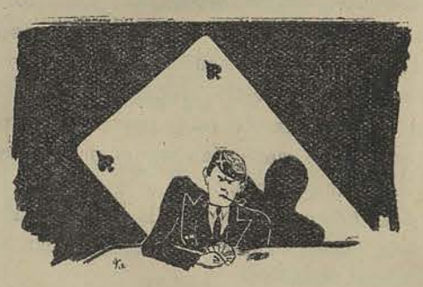


Elle avoit la figure d'un char avecque deux roues, l'une avant l'autre. Le poitrail estoit ung fuseau d'acier poli avecque ung liquide gluant au dedans. Une machine infernale estoit appendue au dessous dusdict fuseau. Les resnes étoient d'acier. Aux lieulx et places de la teste, ung œil énorme qui à la vesprée ardoit moultement la voie. Il tenoit cette beste de l'enchanteur Merlin luy-mesme.

Le sire prescepteur l'apostropha : « Holà, sire escholier, d'où accourez-vous si tard ? Vous estes paresseux et ramolli ! » Le sire Jhacques le fixa par dessous et dict : « Sire prescepteur, je crois qu'il vous adviendra grand malheur ! Si je suis en retard, c'est que mon cadran solaire estoit brisé — Je vous ay toujours dict que ces engins modernes estoient de la camelotte ! — Sire prescepteur, il pourroit vous en cuire ! Je vous le dic icy, et devant Dhieu ! » Les escholiers diesent : « Le noble comte a bieng parlé ! » Puis le cours commença.

Le comte Jacques avoit prié ses amis et frères d'armes, le sire de Montarbourg et le sire Adhormir de Boux. Ils firent le serment de perdre le sire prescepteur. Alors ils escoutèrent. Or doncque, ce pendant, le sire disoit que son ancestre avoit pris part à la bataille de Ronceval... ! Ung rire homérique le fict devenir pasle : c'étoient les trois coalisés. Le sire prescepteur demanda : « Or ça, vaillants comtes, pourquoy m'assottez-vous ? » Le sire de Montarbourg respondict avecque irrévérence : « Tout le monde sait que vous estes couard autant que lièvre ! » Les escholiers diesent : « Cela pourroit bieng estre ». Le sire prescepteur est tellement marry, que de rage il se pasme, (nobles seigneurs, cela estoit vray). Il se relève ; il ajuste son heaulme, dégaisne son épée et dict : « Vassal, je vous défie ! » Le comte respond : « Je n'ay cure de vos menaces » et luy aussi tire son épée. En ce moment, quelques félons avoient crié : « Empeschez la lutte ! » Le sire Bégasse, les fixa avecque ung sombre regard, et dict : « Sires couards, vous avez le cœur bieng mal placé. Allez défendre votre mestre. Et par ma foy, j'iray volontiers me battre en compagnie du sire de Montarbourg » — « J'iray bien aussi dict le comte Adhormir » et à ces mots l'un vers l'autre s'inclinent. D'un costé les trois comtes aux visages fiers, de l'autre, le prescepteur et dix félons manchaballes au regard sournois. Les 19.987 autres escholiers regardent avecque joye. On donne l'assaut. Les trois comtes se battent bieng ; à chaque coup ils abattent leur homme. Les 10 félons chevaliers trépassent à grand déshonneur ! Il ne survict que le prescepteur ; d'un commun accord, les 3 comtes l'attaquent. Dhieu ! quel choc ! Du prescepteur il ne reste que 3 morceaux, la teste, le tronc, et les jambes. On crie : « Noël, Noël », puis tous les vaillants chevaliers rendent graace à Dhyeu et s'en vont.

Jhosé PIFFERT
moyne copiste



JEUDI 23 JANVIER
à l'Union, à 20 heures

TOURNOI DE BRIDGE

Les anciens sont cordialement invités. Inscription gratuite. — Tarif : 1/4 centime. Bridge Plafond. — Marque Internationale.

Le Tournoi compte pour l'octroi de la coupe de la Gazette de Liége. Voir règlement à l'Union.

Inscriptions : H. Iserentant

CINE STUDIO SUEDE
Direction Artistique du Studio des Beaux-Arts de Bruxelles
George ARLISS et **Bette DAVIE** dans
Un Capitaine d'Industrie
(THE WORKING MAN)
TERRE NOUVELLE
document commenté en français sur le Zuiderzée
DESSINS ANIMÉS — ACTUALITÉS
ENFANTS NON ADMIS

Pharmacie VIVARIO
50, rue de l'Université
LIEGE Télé. 131.60
Eaux minérales
Pansements antiseptiques
Accessoires

Extraits de la Revue

Wille — Dans notre dernier cours, pardon, dans notre dernière conversation, nous nous posions donc la question suivante :

Quid du bisaïeul sans enfants dont le prochain mariage in extremis va réduire à néant les espérances de parents simplement conçus.

Gothot — Vigilantibus jura posunt.

Wille — Ah oui ! mais certainement ! Votre réponse, si claire, si brève, si précise, et tout à fait dans ma manière d'ailleurs, éclaire d'un jour nouveau cette grave question, si intéressante, si passionnante dirais-je même sur laquelle, à part l'arrêt de la Cour d'Appel de Bastia, l'arrêt de la Cour d'Appel de Bordeaux, un jugement du Tribunal de Marche, un arrêt de Cassation de France, contra justice de paix de Bettecom op Zee, nous ne possédons aucune jurisprudence.

Gothot — Bon, très bien, mais je ne vois pas en quoi cela peut m'intéresser. L'Administration ne s'est jamais occupée, elle, des simplement conçus. Alors, moi, hein ! je m'en balance comme un poisson d'une pomme.

Wille — Evidemment, vous ne voudriez tout de même pas qu'on fasse payer des impôts aux simplements conçus. Il est vrai qu'on a bien établi la taxe sur les célibataires. Ah ! l'Administration.

Gothot — L'Administration, l'Administration, je n'aime pas, en général, à prendre sa défense. Mais ici, vous charriez complètement, mon cher Collègue. L'Administration n'a rien à voir dans l'établissement de cette taxe sur les célibataires ; les vrais responsables, ce sont les mères chrétiennes qui ont une fille à marier. C'est sous leur pression, en vérité, que l'Administration a cédé. Et puis, si les célibataires ne sont pas contents comme ça, ils peuvent toujours se marier ; ils rendront tant de dames heureuses, comme dit Léon Degrelle. Ce sera comme pour les amandes : chacun sa chacune, n-i-ni, fini.

Wille — Alors, toute liberté est compromise : Nous vivons sous le régime du mariage forcé. Nous, juristes, nous avons le devoir de déclarer nuls pour vice de consentement, tous mariages conclus par des célibataires.

Gothot —Il ne reste donc plus de mariage possible qu'entre gens déjà mariés, d'après votre théorie.

Wille — Parfaitement : Dura lex sed lex... Pour ma part, en tout cas, je défendrai cette théorie envers...

Gothot — A non ! C'est suffisamment indigeste en prose.

Wille — Mais laissez-moi donc finir.

Gothot — Patience. Patience.

Wille — Laissez-moi finir vous dis-je. Je défendrai cette théorie envers et contre tous, et l'on m'écoutera, car je m'appuierai sur les plus grandes autorités en droit civil : Galopin, Laurent...

Gothot — Laurent, ou tant d'auteurs que vous voudrez, cela suffit, on sait bien que vous êtes dans les huiles. Mais casus pour casus : Quelle est la valeur d'une convention verbale qui, lorsqu'on l'a trouvée dans le coffre-fort du « de cujus », portait des signes manifestes d'altération ?

Wille — Il faut distinguer. La doctrine et la jurisprudence ne sont pas d'accord. La Cour de Cassation elle même...

Gothot — La Cour de Cassation ! C'est le bouquet. ha ! ha ! ha ! Vous avez déjà vu une convention verbale dans un coffre-fort, vous ?

Wille — Oh, vous êtes assommant avec vos éternelles blagues.

Gothot — Vous n'avez pas besoin de blagues pour être éternellement assommant, vous !

Wille — Voyons. Voyons. Mon cher collègue, soyons sérieux. Je vous assure que vous avez tort de blaguer aussi souvent. Vous déteignez sur vos étudiants, qui sont insupportables quand je les retrouve en 3e doctorat. Ils rient, se remuent, parlent, gesticulent ; ils ont subi une véritable gothorisation ; et lorsque je le leur fait remarquer, ils me répondent en retour : « Gothot mit uns ».

Gothot — Vous êtes malade ! Dites donc entre nous. Gototez-vous de la toiture ou cognez-vous du willebrequin ?

Wille — Voyons, voyons, votre langage n'est pas juridique, et comme je le disais...

Gothot — Juridique ! juridique ! Est-ce que vous vous imaginez que le droit fiscal a quelque chose de juridique, vous ? C'est, pour parler comme Braas, un fatras, un fouillis, un amas, un dédale, un labyrinthe de lois, d'arrêtés, de règlements, le plus souvent contradictoires.

Dans tout ce bazar, il faut essayer de se débrouiller et de comprendre comme on peut, avec ou sans langage juridique.

Wille — Quel contraste avec la limpidité du droit civil, dont les principes immuables nous ont été transmis de père en fils.

Gothot — Oui, tout le monde sait que vous êtes un civiliste héréditaire.

Wille — Comme vous ; un fisc à papa. Et puis mon cours n'est-il pas comme le testament olographe de tous les grands juristes.

Gothot — Oui, mais... en mieux évidemment.

Wille — Evidemment.

Gothot — Il se fait tard pour aller donner nos cours respectifs. Si nous allions prendre l'apéritif chez moi. Que diriez-vous d'un petit pernod ?

Wille — Pater is est quem nuptiae démonstrant !

SCENE WITMEUR — SQUELETTE

Witm. — (entrant et voyant la plaque : « **passage d'eau à 300 m.** »).

Ah ! ah ! il n'y a pas de mal ; je commençais à en avoir assez, moi ! Il y a des heures que je me cours tout mort dans un sacré patelin qui n'a rien de particulièrement intéressant. Le paysage ressemble rudement à celui qu'à décrit Dante dans sa Divine Comédie. Je suis mort de fatigue.

(Voyant le squelette) : Tiens, voilà enfin un être vivant.

Le squelette — Vivant d'hier, tu ne vis hier que pour mourir aujourd'hui. Comme tous ceux que la mort aura : tu es aux enfers.

Witm. — Connaissez-vous l'« Enfer » ?

Le squelette — Tu parles.

Witm. — Comment, je parle ? oui, je parle ! Bien sûr, je parle.

Le squelette — Tu parles même trop.

Witm. — Si quelqu'un n'est pas de mon avis, il peut venir me le dire. Je n'ai peur de personne, moi ! Je suis un avocat, moi ! Je plaide, moi !

Le squelette — (au public) Il plaide, oyez !

Witm. — Oui, mon cours est un plaidoyer. Voilà des années que je le répète. A propos d'ânes nés, Maurice Henry a encore, la semaine passée, mis un réveil sous ma chaire.

Le squelette — Un réveil, mâtin ! C'est le réveil de la chaire.

Witm. — C'est malin, hein ! ça ! Mais, si Maurice en rit, je n'en ris pas moi ! On n'a d'ailleurs pas souvent l'occasion de rire, surtout quand on interroge les étudiantes : elles arrivent il faut être aimable ; il faut les interroger ; elles ne savent rien ; on peut tout de même bien un peu crier. Alors elles pleurent et il faudrait encore les consoler !!!

Le squelette — Ne t'en fais pas, tu as maintenant abandonné la vallée de larmes ; car tu as passé l'arme à gauche.

Witm. — Cette vallée de larmes me fait penser au fleuve des retards à terre : il y a toujours un tas d'étudiants qui entrent au cours quand j'ai commencé (Bruit dans les coulisses). Mais qu'il entre celui-là (apparaît **La Walkyrie**). O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais...

Le squelette — C'est de Baudelaire.

La Walkyrie — (au squelette) Tu as d'un baudet l'air.

(à Witmeur). Je voudrais savoir quel est ce gentilhomme.

Witm. — J'était Emile Witmeur, là-bas, parmi les hommes.

Mais toi, Sigurdifra, épouse de Gunnar
Rivale de Gudrun, cousine de Hialmar
N'as-tu pas reconnu celui, ô Walkyrie
Qui chantait ta légende en longues homélies ?

Walk. - Par la saga d'Egyll et le marteau de Thor
Que viens-tu faire ici, dans l'empire des morts ?

Witm. - Chantre de la Havanal et de la Voluspa
Je n'ai plus voulu vivre au milieu des gagas
Fréquenter des Closon, voisiner des Florkin
Quand mon âme est hantée par le vieux Cuchulain
Avoir devant les yeux et Darcos et Frenkel
Alors que je rêvais de Beowulf et Grendrel
de Wini, Denoël et tant d'autres gâteux
Qui ne comprennent rien à tous ces noms de dieux !

La Walkyrie — Je comprends qu'à ton cours les étudiants chambardent
O Witmeur le Barbu, qui souvent les barba
Viens te désaltérer dans un de nos bars bas
Au son du bombardon tu seras mon bon barde

Le squelette — Pardi ! si le bon barde ment, Bardi, Bardaffe, ça va barder.

La Walkyrie — Ta voix à sens unique, m'a tout ensorcelée.

Partons, car il faut bien à ton chant se lier.

SCENE CHARON-SQUELETTE

Charon — Non de Zeus ! Pas moyen d'être tranquille ; on ne sait plus faire un pas sans rencontrer Sigurdrifa dans les bras d'un nouveau flirt. Si les mœurs modernes s'introduisent ici, qu'allons-nous devenir ?

Le Squelette — Car on ne s'entend plus.

Charon — Il y avait déjà Ulysse qui plantait des poteaux indicateurs à tous les coins de rue et Mars qui construisait un abri betonné à chaque carrefour. Maintenant, Horace, Balthazar, Tantale et Pantagruel ont ouvert un relais gastronomique près de l'embarcadère : ils ont pris Diane comme chasseur, Cerbère est portier, Bacchus sommelier et Orphée chef d'orchestre.

Junon a ouvert une agence matrimoniale et Minerve est directrice du Cinéma « Palace Athènè ». Depuis les arrêtés royaux sur le silence, les Sirènes se sont alliées aux Furies. Quant aux Naïades, elles font de l'aquaplane sur le Styx pendant qu'Œdipe cherche des mots croisés. Hercule a été condamné hier pour détournement : il avait détourné le Styx pour nettoyer les écuries d'Augias, qui a encore gagné un argent bête avec le cheval de Troie, classé premier aux Champs catalauniques devant le cheval de Frise et le cheval d'arçon. C'est épouvantable.

Le squelette — Ne monte pas tes grands chevaux pour cela ; si c'est son dada, pourtant.

Charon — Nous aurons bientôt un enfer à cheval.

Le squelette — Il ne faut pas t'en faire ; voilà justement un client, cela te distraira.

CATHOLIQUES
Achetez TOUS vos livres littéraires, historiques, scientifiques et artistiques dans une Librairie Générale Catholique
Librairie PAX
12, Place Saint Jacques, LIEGE

Comment Maître Braas fut armé chevalier

Or donc, Maître Braas, l'esprit occupé de tous les livres extravagants qu'il avoit lus en sa gentilhommière, et enflammé du grand zèle qui lui venoit de l'amour pour cette Dulcinée qu'il avoit choisie pour sa princesse, la dame de son cœur et la reine de toutes ses démentes pensées, se rendit chez le recteur de l'Université qui, comme l'on sait, étoit Jules Duesberg, esprit sensé et fort peu porté par sa nature aux divagations romanesques. Il se jetta à ses genoux et s'exprima en ces termes :

Je ne me lèverai jamais d'ici, valeureux chevalier recteur, que votre seigneurerie n'ait eu l'obligeance grande de m'accorder une faveur que je me fais un singulier honneur de lui demander.

Le recteur, bien étonné de le voir à ses pieds et de s'entendre traiter de la sorte, le regardoit sans savoir que penser et que dire, et s'opiniâtroit à le faire lever : mais ce fut inutilement, jusqu'à ce qu'il lui eut promis de lui accorder sa demande.

Je n'espérois pas moins de votre courtoisie, continua Braas. La grâce que je vous demande, et que vous me promettez si obligeamment de m'accorder, c'est que, demain, dès la pointe du jour, vous me fassiez la faveur de m'armer chevalier ; que, cette nuit, vous me permettiez de faire la veille des armes en la salle des pas-perdus de l'Université et sous l'horloge, pour me préparer à recevoir cet illustre caractère, que je souhaite avec tant d'ardeur, et qui me mettra en état d'aller chercher les aventures étonnantes, truculentes mémorables et mirifiques dans toutes les parties du monde, en donnant secours aux affligés et en châtiant les méchants, selon les loix de la chevalerie errante dont je fais profession.

Dans l'impatience où étoit maître Braas de se voir armé chevalier, il n'eut pas plutôt tiré du recteur qui soupçonnoit la folie et croioit sage de la flatter, qu'il se disposa aussitôt à faire la veille des armes dans la salle des pas perdus. Il étoit déjà nuit lorsqu'il commença ce lisible exercice. Le recteur qui avoit envie de se réjouir, apprit par téléphone, a tous les professeurs, la folie de notre homme. Ceux-ci, bien étonnés d'une si étrange espèce de démence, qui manquoit jusqu'alors à celles dont ils sont généralement atteints, vinrent regarder de loin le pauvre gentilhomme qui, d'une contenance grave et posée, tantôt se promenoit et, tantôt appuyé sur sa lance, regardoit du côté de ses armes, tenant assez long-temps les yeux arrêtés dessus.

Mais le concierge Emile, que ces étranges faits avoient réveillé, sortit hors sa loge, en chemise et bonnet de coton sur la tête, et resta tout pantois à la vue de l'extravagante cérémonie à laquelle se livroit le professeur armé de pied en cap. Ce que voyant ce dernier crut avoir devant lui quelqu'adversaire, fit une courte invocation à sa chère Dulcinée, se défit de son écu et prenant sa lance des deux mains en déchargea un si grand coup sur la tête du téméraire Charlier, qu'il l'étendit à ses pieds et en si mauvais état, qu'il ne lui en fallait qu'autant pour n'en pas revenir. Cet exploit achevé, le professeur Braas remit les armes en place, et l'âme haute et le coeur impassible continua la veille.

Cependant, au matin, les étudiants entrèrent nombreux et voyant au pied du seigneur Braas le corps de ce pauvre Emile qu'ils aimoient jusqu'à l'avoir appelé le père noble des étudiants, résolurent d'en tirer vengeance. Ils lancèrent sur Braas une nuée de livres et cahiers, dont il se garantissoit le mieux qu'il pouvoit avec son écu. Le recteur crioit qu'on le laissât, car il n'étoit qu'un pauvre fou ; et Braas crioit plus que tous autres ensemble, traitant tout le monde de lâches et de traîtres, de méchants et de perfides.

Le recteur comprit alors qu'il devoit en finir et donner, sans plus tarder, satisfaction à Braas en l'armant chevalier. Il ordonna aux étudiants de cesser le brouhaha, les fit ranger en cercle, plaça Braas au milieu, à genoû, avec à ses côtés l'appariteur-sergent Lemeunier, qui portoit un bout de chandelle. Le recteur prit le premier livre qui tomba sous sa main et qui se trouva être le tome premier du manuel d'Herman Vanderfinden. Alors, faisant semblant de lire dedans, comme s'il eût récité quelque oraison, il haussa la main au milieu de la lecture et lui donna sur le cou un grand coup, qui lui fit baisser la tête. Ensuite, marmottant toujours entre ses dents tout ce qui lui venoit à l'esprit, il lui déchargea sur le dos, du plat d'une épée, un second de même mesure qui fit tressaillir l'intrépide chevalier. Alors une étudiante, la plus jolie qu'il se put trouver, lui ceignit l'épée en lui disant : Dieu vous donne fortune dans les combats, très valeureux chevalier. Une autre lui chaussa l'éperon. Les deux donzelles firent cela avec la plus grande envie de rire.

En guide de péroraison, le professeur Jules Closon déclara que le tout avoit été bel et bien fait et que l'on se trouvoit vraiment à un tournant de l'histoire de l'Université. Ce à quoi tous répondirent : Amen.

(Tiré de l'original espagnol de Miguel de Cervantes-Saavadra).

ISIDORE

St MICHEL

LE 11 JANVIER, à 9 heures, dans la Salle des Fêtes du Jardin d'Acclimatation

BAL

de l'Union des Etudiants Catholiques

Nous rappelons aux invités qu'ils sont priés de répondre à M. R. Janne, rue des Augustins, 23, Liége.

— Le Mardi 14 Janvier, à 8 heures —
à l'Union

Monsieur l'abbé M. BOVY

parlera

Des DEVOIRS POLITIQUES des JEUNES

Tous sont cordialement invités.

CANCANS

Un certain mercredi au labo de Botanique, René Honet battait sa flemme en se baladant entre les tables ; il devait faire des coupes de racines jeunes et de racines vieilles. Il s'approche de Mlle Tombeur qui disséquait une malheureuse racine par le truchement d'un rasoir.

Et c'est ainsi que l'ami René perçut cette interrogation ahurissante, scandée de deux soupirs : « Et vous, Monsieur Honet, avez-vous déjà fait des jeunes ? »

* * *

La Faculté observe.

« C'est seulement lorsque l'animal est abattu qu'on s'aperçoit qu'il est malade » (Mr. Janne.)

* * *

L'élégance d'un pluriel de majesté.

« Avec notre formation intellectuelle, nous sommes des êtres d'exception. » (Mr Dechesne).

* * *

Le problème de la circulation.

« Que les types qui ne sont pas sur la scène aillent dans les coulisses ». (Jean Libon).

* * *

Entendons-nous.

« C'est bon de faire la bête, mais quand on commence à parler, qu'on se taise » (Alfr. Leblanc)

* * *

Parlons peu mais parlons bien.

Hélène Maes. — Quand je ne suis pas de bonne humeur, je ne parle pas.

Louis Collard. — Le malheur, c'est qu'elle est toujours de bonne humeur.

* * *

L'atmosphère de la revue est périlleuse pour les jeunes professeurs et pour les étudiantes aussi.

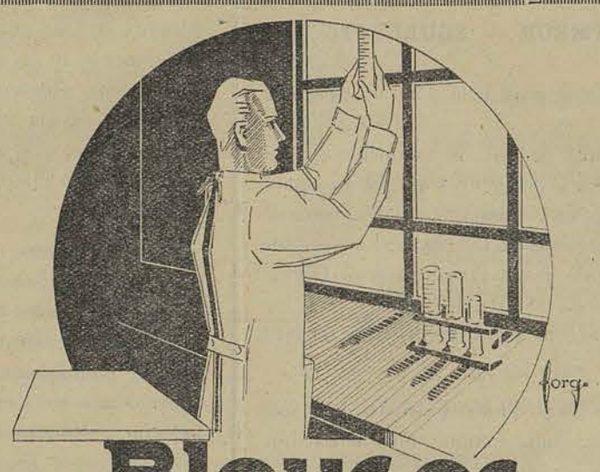
M. Desonay ayant chipé la calotte de Gaby Lecloux, avait fixé la rançon du couvre-chef au tarif d'un baiser.

Une demi-heure après, Gaby Lecloux avait revêtu sa calotte.

* * *

Nous apprenons en dernière minute la nomination du camarade François Léonard (2e cand. Sc. N. et M.) (125 Kgs) aux fonctions délicates entre toutes de commissaire sportif du S. R. S. Remouchamps.

Toutes nos félicitations au nouvel élu et aux électeurs qui, pour une fois, n'ont pas fait leur choix à la légère, donnant ainsi aux générations futures un bel exemple de pondération.



Blouses de laboratoire
AU TISSERAND
GRANDE MAISON DE BLANC
107-109-111, Rue de la Cathédrale — LIEGE

Voulez-vous pour vos livres une reliure élégante et peu coûteuse !
adressez-vous à
L'UNION OU MONSIEUR BORGUET
met à votre disposition ses talents de relieur.

Pour vos assurances de toute nature :
Paul MEAN
5, place Bronckart - Liége
C'est un ancien de l'Union

LES PLUS BEAUX CADEAUX
PORCELAINES - BRONZES - MARBRES - ETAINS
OBJETS D'ART - COUPES DE SPORTS
SUJETS ALLEGORIQUES, ETC...
ORFEVRERIES:
Miele et Co - Ercuis - Christofle - Wiskeman sont vendus par
Julien FUGER
LIEGE, 6, rue Saint-Paul - Téléphone 165.93
VERVIERS, 73, rue du Brou
(Fondée en 1890) — Téléphone 132.96
Agréé pour la Vente directe des Cristaux du Val-St-Lambert
Jamais FUGER ne FUT CHER!!
5% de remise à MM. les étudiants

Casquettes, Calottes, Bérêts, insignes
Chapeaux de scouts et accessoires
Maison MAGNETTE
Passage Lemonnier, 8, LIEGE
Tél. 266.92
MAROQUINERIE
Médailles Sport

BOULANGERIE — PATISSERIE
Maison PUTTERS
Rue St-Paul
Fournisseur de l'Union

Papeterie Centrale
J. VANDERHOVEN
32, rue Vinâve d'Ile, 32
Cahiers — Articles de dessin — Compas
Réservoirs — Règles à calculs — etc.
Carnets et cahiers à feuilles mobiles

LIBRAIRIE
Léopold GOTHIER
Fournisseur des Bibliothèques
de l'Université
3, Rue Bonne Fortune

" Au Feu de Camp "
SOC. COOP.
8-10, Rue Sœurs-de-Hasque
ARTICLES POUR CAMPISME
ET SCOUTISME
SPECIALITE DE VOILES
POUR CANOES ET BATEAUX
5 % aux étudiants

Brasserie NIZET, s. a.
Dépôt des Bières
CHASSE ROYALE et LAMOT
VOX PILSNER — LORRAINE
Téléphone 605,96

LIBRAIRIE CLASSIQUE
Fernand GOTHIER
11, Place du Vingt Août, Liége
Tous les classiques universitaires
neufs et d'occasion — Cahiers

CASQUETTES D'ETUDIANTS
INSIGNES
L. DEVILLEZ
Passage Lemonnier, 30, LIEGE
Téléphone 14373

Imprimerie Lithographie Papeterie
Maison Ch. BARE
27, Passage Lemonnier, LIEGE
Spécialité de Cartes de visite
Articles pour dessin - Tout pour le Cotillon
Cahiers
10 % de réduction aux étudiants

Tous les livres classiques, scientifiques
et universitaires
LIBRAIRIE VERLAINE
Coin des rue André Dumont
et place des Carmes
ABONNEMENTS DE LECTURE

Librairie WYKMANS
Fournisseur de l'Université
5, Rue Saint-Paul, 5, LIEGE
MEDECINE - SCIENCES - DROIT
PHILOSOPHIE

BIERES ARTOIS
Les Meilleures

FLEURS NATURELLES
GERBES ET CORBEILLES
De NOCES ET FETES — COURONNES
J. DEPREZ-HENROTAY
91, Rue Saint-Gilles, Liége
Téléphone: 28312

LIBRAIRIE DEMARTEAU
4, Rue de l'Official, LIEGE
Téléphone 120.88
LITTERATURE RELIGIEUSE
ROMANS — HISTOIRE

INSTITUT SAINTE-MARIE
Rue de Harlez, 35, Liége
FRAGNEE GUILLEMINS
ECOLE DE COMMERCE
ET DE LANGUES
Agréée par l'Etat 6 Années d'études
Bureau de copie — Travail soigné.
PRIX MODERES

Camarades !
Toute l'année, vous
pourrez et devez
Soutenir le Fonds Malvoz

Le demi **1 fr.** le café **1 fr.**
Le Cristal Export **1,50 fr.**

A LA COUPOLE
22 - rue de l'Université

Le café préféré des Etudiants

— 12 billards au 1er étage —
— Buffet à bon marché —

Tout pour l'Optique et la Photo
H. HIRSCH
104, Rue de la Cathédrale, 104
Spécialité de Compas de haute précision
Ristourne spéciale pour Etudiants

Appareils Photo
MAISON E. VERDIN
27-29, Rue des Clarisses
Travaux pour amateurs

Do you speak English?
Sprechen Sie Deutsch?
Habla vd Espanol?
Si non, inscrivez-vous
pour une série de leçons à
THE
BERLITZ SCHOOL
où on enseigne vite et bien
toutes les langues vivantes
DEMANDEZ NOTRE TARIF « V »
TRADUCTIONS
23, Boulevard de la Sauvenière
Télé. 258.35 - LIEGE - Télé. 258.35
John COOKE, Directeur

Les esbaudissantes aventures du calottin Casimir Tortetrogne

CHAPITRE X

Casimir Tortetrogne devant l'amour

Au cours des représentations de la Revue du « Vaillant », Casimir Tortetrogne (qui était joli garçon) avait découvert qu'il existe encore des femmes sur la terre. Une étudiante passa.... Son image ne passa point et se lithographia dans la mémoire de notre héros. Synchroniquement, son coeur manifesta des pulsations plus tendres.

Sous le charme de la rencontre de cette jeune fille qui disséquait des macchas, Tortetrogne était parti dans les étoiles, sans parachute. Rendez-vous, thés, Cinéac, etc..., tout s'annonçait très bien. Une ferraille nouvelle avait escaladé la calotte de Casimir. Après deux jours, celui-ci comprit que c'était le grand amour.

Le quatrième jour la belle enfant arriva en retard au rendez-vous et avait laissé son sourire au labo. Le cinquième jour elle ne vint pas du tout, et le facteur apporta une lettre :

« Cher ami, mes labos me prennent toute et je me suis donnée à la Science. Je t'adore; je dois pourtant te dire adieu. Ne tâche pas de comprendre et ne perds plus ton temps à poireauter pour moi. Ci-dessous mon dernier baiser... »

Tortetrogne s'écroula d'abord sur les ruines de son rêve. Puis, trouvant bientôt cette situation inconfortable, il se releva, triste jusqu'à la mort exclusivement. C'est pourquoi il accourut à l'Union où il se fit noir-saoul. Là, il eut l'occasion d'apprendre que les labos et la Science de son étudiante se concentraient en un étudiant qui n'avait pas même l'excuse d'être un manchaballe.

Alors, Casimir déplumé prit une des plumes qui lui restaient, la trempa dans le fiel et convoqua chez lui pour le lendemain une douzaine de types. Il les choisit parmi ceux qu'il savait être dans le même cas que lui, « *saccagés par la griffe et la dent féroce de la femme* ».

Ainsi fut créé le Club des Cocus.

CHAPITRE XI

La guindaille des cocus

Lyriques et pitoyables, tous avaient répondu à l'appel. Jean Libon s'était fait excuser.

Assis dans un fauteuil et dans son désespoir, Casimir Tortetrogne présidait. A sa droite Henri Coune, infiniment triste depuis certain Bal de Médecine, dirigeait ses pensées vers le souvenir de Jeanne Fraipont. Plus loin Eugène Heuse, cadavérique et blême, s'efforçait d'oublier Yvonne Tombeur et les splendeurs « tombées ». Jean d'Udekem d'Acoz, quoiqu'il n'eût jamais bu de la bière, était accouru tant sa peine était grande : en effet, la Vénus rêvée, désirée, convoitée, venait de s'enfuir avec Bonvoisin. Joseph Merken, au grand étonnement de tous, proclamait n'être plus l'unique souci de « qui de droit ». Ailleurs, Jean Deronchène, affalé sur ses lauriers fanés, ne disait rien ; mais à sa tête on voyait que Ghislaine tout comme Miette étaient parties sans laisser d'adresse. A côté And. Constant pleurait la même Chislaine et Jean Courtejoie voulait mourir plutôt que vivre, à la suite des dernières aventures. Léon Delarge se lamentait dans un coin ; il venait d'apprendre que Marguerite Pardaens ne pouvait le sentir. D'ailleurs, un certain soir, après la Revue, ce petit oiseau du bon Dieu était disparu, Belzébuth sait comme, où et pourquoi. Le fait est que, vers 3 h. du matin, solitaire et romantique, elle fut ramenée au Couvent des Chanoinesses, dans la confortable « voiture » de la balayeuse du 1e acte de la Revue. Affalé sur une table, Albert Raikem comprenait que la fameuse actrice Madeleine Renaud ne s'abaissait guère jusqu'à la microscopie de son amour. Enfin Lucien Bury haïssait Eliane Deltenre, tandis que Paul Kunsch se morfondait de n'être plus le roi, maître et seigneur de Flamberge, celle-ci ayant fait une nouvelle conquête.

Et bientôt commenca la guindaille des cocus. On avait voulu qu'elle fût littéraire et que chacun citât des perles que la littérature maintient dans le chapitre de l'infidélité.

Tortetrogne fit trois « à fond » successifs. Puis il ouvrit la séance par cette phrase tirée de la Vie de Bohême :

Le coeur des femmes et des chattes est un abîme que les hommes et les chattes ne pourront jamais sonder.

Aussitôt après une plainte sinistre se fit entendre, issue à la fois des « Fleurs du Mal » et du gosier de Pétoïe :

. . . ô pâle Marguerite
Comme moi n'est-tu pas un soleil automnal
O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite!

Puis ce fut Henri Coune qui sortit quelques vers du nez de la poétesse hindoue, Sarojini Naidu :

Vous teniez une fleur sauvage au bout de vos doigts.
Nonchalamment vous l'avez portée à des lèvres indifférentes.
Nonchalamment vous avez déchiré sa corolle pourprée
Hélas ! c'était mon coeur !.....

Et par la bouche de Paul Kunsch, ce fut Baudelaire qui parla :

Ne cherchez plus mon coeur ; les bêtes l'ont mangé.

Alors, lamento déchirant, Jean Deronchène siffla douloureusement 10 portées de la Symphonie inachevée. Un soupir général lui répondit.

Jean d'Udekem d'Acoz prenant son courage et sa douleur à deux mains évoqua la nostalgie de F. Dostoievsky :

Le crois-tu, toi, qu'on puisse faire d'une vie deux existences ; s'arracher le coeur de la poitrine sans mourir !... Oh ! quand je songe que je ne te verrai plus jamais, jamais, jamais !

Lucien Bury, pour ne pas être de reste, cita Sully Prudhomme :

Les choses de la vie ancienne
Ont fui ma mémoire à jamais
Mais du plus loin qu'il me souvienne
Je t'aimais...

(à suivre)

PRINTING Co, S. A., Liége.